

Étudiant, poil au dent

À 17 ans il est grand temps pour moi d'essayer de gagner un peu d'argent de poche. Grâce à ses nombreuses relations, le grand Jacques réussit à me dégoter un boulot « Chez André », un restaurant très prisé de La Rochelle. Je suis fou de joie et rêve déjà au merveilleux Solex que je vais pouvoir m'offrir. Évidemment je ne connais rien au monde de la restauration. Je suis affecté à un poste très particulier qui n'existe plus aujourd'hui : trieur de coquillage !



Le boulot consiste à récupérer tous les coquillages qui reviennent des plateaux de fruit de mer. J'ai devant moi une dizaine de petits tiroirs : huîtres, langoustines, etc... Mon rôle est assez simple, je dois garder tout ce qui n'a pas été consommé. Depuis ce jour, palourdes, clams, lavagnons, amandes, coques n'ont plus de secret pour moi. L'écailler vient ensuite prendre mon précieux butin qui repart orner les plateaux suivants. Le restaurant fait entre cinq cent et mille couverts par jour.

Je passe environ dix heures dans ce cagibi sans fenêtre, les serveurs me considèrent comme la dernière roue du carrosse. Pour la première fois de ma vie, je me retrouve confronté à ce que j'appelle le « petit chef ». Il n'a aucun pouvoir réel à part celui de nuire à ceux considérés comme des inférieurs, en clair c'est le type qui te pourrit la vie. On en rencontre partout des gars comme ça, dans l'administration, dans l'armée, ils sont souvent la cause de pas mal de dépressions ou de suicides, mais ils sont rarement poursuivis devant des tribunaux. Pour mon dépucelage dans ce monde d'étroits du cerveau, j'ai affaire à un type particulièrement sournois. Je suis une proie facile pour lui, ce genre d'individu ne s'attaque

qu'aux faibles, aux petits, aux sans-grades. Le monde hélas regorge de cette populace moutonnaire qui fond sans vergogne sur ceux qui ne peuvent pas se défendre. Celui là n'est pas pire qu'un autre, un simple Kapo que j'aide à exister dans sa petite vie sinistre. Sur le moment, je n'ai pas envie de philosopher, jour après jour, le bougre trouve toujours de nouveaux trucs pour m'emmerder, à croire qu'il réfléchit la nuit pour savoir quelle crasse il va bien pouvoir inventer. Du haut de mes 17 ans, je regarde ce monde du travail petit et mesquin, c'est certainement là, dans la noirceur de mes pensées, que je me fais la promesse d'exister autrement, de ne jamais participer à cette course sans fin vers le pouvoir. Ma seule ambition sera de ne jamais me mélanger avec cette race incongrue des imbéciles heureux qui croient obtenir le respect de leurs subordonnés par la crainte, et celui de leurs supérieurs par le zèle. En attendant je subis les assauts répétés de mon « petit chef » et me décourage peu à peu devant tant d'injustice et de bêtise. Cette première expérience dans le métier est difficile tant sur le plan physique, qu'émotionnel. En gros, je pleure presque tous les soirs !

Au bout d'un mois je suis libéré de prison par mes parents venus me visiter à l'improviste. Mon père comprend immédiatement ma détresse et s'arrange pour me ramener avec lui. Je garde encore aujourd'hui un souvenir très mitigé des rapports hiérarchiques qui régnaient dans ce métier si particulier à cette époque.

La rentrée scolaire suivante est l'année du bac. Je suis un élève très moyen, mais j'ai un avantage considérable sur tous les autres. Mon frère est un garçon brillant, qui me précède dans toutes les classes. Je bénéficie donc de ses cours merveilleusement concis, ce qui me permet de réaliser une scolarité remarquable au regard du peu d'efforts que je fournis. Je fais le pitre à l'école et m'intéresse plus aux filles qu'aux études. Ma terminale se passe à Camille-Jullian, un ancien lycée réservé aux jeunes filles. Mais depuis deux ans il est devenu mixte, trois ou quatre garçons par classe pour une vingtaine de nanas... Le pied !

C'est à cette époque que je rencontre mon ami Gilles. Il a deux ans de plus que moi. Les études ne l'intéressent pas et il attend en rêvant, des jours meilleurs. Gillou a son permis moto et une magnifique 250 Honda. C'est à l'arrière de sa bécane que je fais mes premières virées dans la campagne bordelaise. On part souvent sans savoir où l'on va, juste pour le plaisir de se balader et de respirer un autre air que celui de la ville. Un grand vent de liberté souffle sur toutes nos escapades. Gillou joue très bien de la guitare.



Quand je rentre à Bordeaux, j'ai le pécule nécessaire pour passer mon permis et attaquer ma nouvelle vie estudiantine. Mon père m'a aménagé un petit studio au dessus du Mini-Bar. Je suis désormais **indépendant** !

Tout se présente donc sous les meilleures hospices. Le choc est terrible quand mon frère m'apporte la tonne de cours que représente la première année de médecine. Un mètre et demi de hauteur écrit petit... !

« Faut apprendre tout ça par cœur ?

Oupss... ! »

Nos politiques ont décidé de sélectionner les étudiants sur leur capacité à apprendre et non sur leur faculté à devenir de bons médecins. L'ambiance dans les amphis de première année est très particulière, les redoublants faisant tout pour perturber les cours afin que les nouveaux arrivants ne puissent étudier. Le but est de leur faire prendre le plus de retard possible. Les cours s'arrêtent en permanence, un désordre indescriptible règne dans ces amphis surchargés... Moi je m'en fous, j'ai déjà toutes les fiches nécessaires. Je participe donc allègrement au bordel général avec grand plaisir. Je me fais un tas de potes et l'année passe à la vitesse de l'éclair sans que j'en foute une rame.

En dehors des cours, je passe tout mon temps à jouer au tarot et au poker. C'est à cette époque que je m'aperçois de la facilité avec laquelle je peux compter toutes les cartes. J'ai aussi des aptitudes particulières pour le poker. Grâce à mes études forcées auprès de la faune du Mini Bar, les gens me paraissent transparents, je peux facilement déceler la moindre faille psychologique. Je gagne ainsi facilement l'argent de poche nécessaire à une vie d'étudiant.

Au début du mois de mars je n'ai encore rien foutu à la fac. Je décide donc de faire l'impasse sur la première année et de redoubler sans autre forme de procès. Je me présente quand même aux examens et



rends à peu près feuille blanche dans toutes les matières. Je joue le jeu pour mes parents en faisant semblant de bosser. Comme plus ou moins tout le monde repique la première année, je ferais partie du lot ... !

Mais mon père n'est pas tombé de la dernière pluie, il comprend vite le manège. L'explication qui s'ensuit fut l'une des plus éprouvante de ma vie. Les sentences que m'inflige le grand Jacques ce jour là tombent comme un couteau sur un condamné. Je m'aperçois à cette occasion qu'il a parfaitement suivi tout mon parcours psychologique. En bon pédagogue, il appuie là où ça fait mal.

Il met en exergue ma fainéantise et mon je-m'en-foutisme, deux «qualités» que j'ai pourtant pris grand soin de dissimuler à tout le monde. Lui n'a jamais été dupe, mais en bon libertaire il a laissé faire. Je ne peux que baisser les yeux et acquiescer à toutes ces remarques. Je sors complètement KO de cette joute verbale, le grand Jacques représente pour moi l'exemplarité, la droiture. Je ne peux pas le décevoir sans me disqualifier moi-même. Je prends donc la décision de lui prouver que même si les études médicales ne m'intéressent pas, je suis capable de réussir un concours aussi difficile. Quitte à arrêter ces études par la suite il me faut réussir ! Je dois épater le père... c'est vital pour moi.



UNIVERSITÉ DE
BORDEAUX II
—
CARTE
D'ÉTUDIANT
ET
DE C.R.O.U.S.

L'été suivant je repars travailler à « La Barbaque » pour me payer une voiture, la tête pleine de bonnes résolutions pour la rentrée. La saison est aussi difficile que la précédente, mais je gagne assez de thunes pour acheter ma première bagnole : une magnifique 204 pigeon.

À la rentrée de septembre, je mets au point ma méthode de combat qui doit durer toute l'année.

Levé 3h du mat... À 6h, direction le jardin public jusqu'à la fin de l'après-midi. En gros je bosse quinze heures par jour.

Le jardin public à Bordeaux est un endroit merveilleux. Je découvre dans ce lieu béni, le ginkgo biloba, le tulipier de Virginie, l'érable du fleuve amour, le liquidambar, les majestueux frênes et les noyers centenaires... Au bout de quelques mois, plus un arbre n'a de secret pour moi, je connais chaque statue et chaque bâtiment par cœur. J'en garde un souvenir ému, encore de nos jours il m'est difficile de passer une seule journée sans aller dans un parc.



Apprendre une tonne de cours souvent sans intérêt, c'est une véritable sinécure. Les moments de découragement sont nombreux mais le souvenir de l'image paternelle me rappelle à l'ordre. Je dois absolument prouver au grand Jacques qu'il se trompe sur mon compte. Je dois aussi me le prouver à moi-même !

Après beaucoup d'efforts, je pus trouver la volonté nécessaire pour mener à bien mon projet.

Arrive le temps des examens, j'ai les tripes nouées, la peur irrépissible d'échouer m'envahit, palpitations et sueurs froides se succèdent, j'ai la nette impression d'avoir tout oublié... la panique totale... !

Mais bizarrement dès que je m'assois dans la salle d'examen toute cette angoisse disparaît. Je redeviens froid et lucide, me rappelant tout ce que j'ai ingurgité pendant ces longs mois.

Dès que je vois mon nom sur le panneau des résultats, je saute de joie !

J'ai réussi mon pari, je suis reçu 54^e de ma promotion avec 17 de moyenne générale. Mon père me félicite chaleureusement et je lis dans ses yeux un immense sentiment de fierté. Les fêtes qui s'ensuivirent furent mémorables, l'enfant prodigue avait réussi à se surpasser.

Les études de médecine ont un avantage considérable. En effet, dès que vous êtes reçu au concours, vous faites parti du *numerus clausus*. Les fins d'années ne sont plus que des formalités où il faut avoir 10 de moyenne. La compétition étant terminée, les autres reçus ne cherchent plus à faire barrage et même vous aident sans retenue.

Je reprends donc très rapidement ma vie de patachon, joueur de cartes et dragueur invétéré. J'assiste seulement aux cours obligatoires, TD, TP et stage de dissection. Cela représente à peu près une douzaine d'heures par semaine. Le reste du temps c'est quartier libre !

Je suis devenu très pote avec Albert un autre étudiant de deuxième année originaire de Saint-Seurin-sur-l'Isle un petit bled proche de Libourne. Il détonne pas mal avec ses cheveux longs filasses au milieu de tous ces étudiants propres. Il est à ses heures perdues clarinettiste dans un orchestre de musique classique. Albert me fait découvrir et aimer le majestueux *Don Giovanni* de Mozart, *La symphonie du nouveau monde* de Dvorak, *Le concerto de l'Empereur* de Beethoven et surtout le magnifique *Requiem* de Fauré qu'il admire par dessus tout. Il est également comme moi, fêru de chansons françaises. Il a déniché un merveilleux chanteur et poète suisse, Michel Bülher qu'on écoute en boucle.

Avec Albert nous allons beaucoup au cinéma, c'est le début des complexes multi-salles. À Bordeaux, le plus grand c'est le Gaumont, place Gambetta. Nous avons trouvé un truc imparable pour rentrer sans payer, on se pointe à 16h rue du Palais-Gallien à la sortie de la première séance et on entre par derrière. Il nous arrive souvent de rester jusqu'au soir. Si le film est bon on le regarde jusqu'au bout et si c'est un navet on passe à un autre. J'ai vu à peu près tout ou partie des films qui sont sortis à cette époque.

Albert m'entraîne aussi au ciné-club à côté de la place de la Victoire. C'est là que je découvre *Casablanca*, *La strada* ou *Quai des orfèvres*, mais mon film adoré reste à tout jamais *Les enfants du paradis*. Le chef-d'oeuvre absolu de Marcel Carné avec Jacques Prévert au scénario et des acteurs mythiques : Jean-Louis Barrault dans le rôle de Baptiste Debureau, absolument bluffant de justesse, Pierre Brasseur qui joue l'inoubliable « cabotin » Frédérick Lemaître, Marcel Herrand dans le rôle de Lacenaire, le fascinant dandy du crime, et bien sûr, tout en haut, brillant au firmament des comédiennes, l'inégalable Arletty. Je l'ai vu des dizaines de fois, il y a des passages et des répliques du film que j'aime plus que tout. Je ne me lasse jamais de le revoir.

Frédéric Lemaître : *Ah ! Vous avez souri. Ne dites pas non vous avez souri. Ah ! c'est merveilleux. La vie est belle et vous êtes comme elle si belle, vous êtes si belle vous aussi.*

Garance : *C'est drôle, on dirait que vous avez couru.*

Frédéric Lemaître : *Oui, après vous.*

Garance : *Après moi ? Mais vous venez à ma rencontre ?*

Frédéric Lemaître : *Mais justement, Je vous ai vue tout à l'heure, alors vous comprenez, le choc, l'émotion, le temps de me décider et vous étiez déjà loin. Alors...*

Garance : *Alors ?*

Frédéric Lemaître : *Alors comme j'ai horreur de suivre une femme, j'ai couru pour vous dépasser et précisément venir à votre rencontre. Et maintenant je ne vous quitte plus. Où allons nous ?*

Garance : *C'est tout simple. Vous allez de votre côté et moi du mien.*

Frédéric Lemaître : *Mais c'est peut-être le même.*

Garance : *Non !*

Frédéric Lemaître : *Bah pourquoi ?*

Garance : *Parce que j'ai rendez-vous.*

Frédéric Lemaître : *Oh ! rendez-vous ! Destin tragique ! Voilà seulement deux minutes que nous vivons ensemble et vous voulez déjà me quitter. Oh ! Et me quitter pourquoi ? Pour qui ? Pour un autre naturellement. Et vous l'aimez hein ! cet autre ?*

Garance : *Oh, moi j'aime tout le monde.*

Frédéric Lemaître : *Et bien voilà qui tombe à merveille, je ne suis pas jaloux. Mais lui l'autre, il l'est hein ! jaloux ?*

Garance : *Qu'est-ce que vous en savez ?*

Frédéric Lemaître : *Oh ! ils le sont tous, sauf moi. Mais n'en parlons plus. Pensons plutôt à nous qui avons tant de choses à nous dire.*

Garance : *Vraiment ?*



Frédéric Lemaître : *Oui vraiment. D'abord je vous dirai mon nom. je m'appelle Frédéric. Vous, vous me direz le vôtre ?*

Garance : *On m'appelle Garance.*

Frédéric Lemaître : *Garance, oh ! c'est jolie.*

Garance : *C'est le nom d'une fleur.*

Frédéric Lemaître : *D'une fleur rouge, comme vos lèvres. Alors ?*

Garance : *Alors au revoir Frédéric.*

Frédéric Lemaître : *Oh ! non, vous n'allez pas m'abandonner comme ça. Me laisser tout seul sur le boulevard du crime. Dites-moi au moins quand je vous reverrai ?*

Garance : *Bientôt peut-être. Sait-on jamais avec le hasard ?*

Frédéric Lemaître : *Oh ! Paris est grand vous savez ?*

Garance : *Paris est tout petit pour ceux qui s'aiment comme nous d'un aussi grand amour.*

~~~~~

Baptiste : *Quand j'étais malheureux, je dormais, je rêvais mais les gens n'aiment pas qu'on rêve. Alors ils vous cognent dessus histoire de vous réveiller un peu. Heureusement j'avais le sommeil plus dur que leurs coups et je leur échappais en dormant. Oui je rêvais, j'espérais, j'attendais.*

~~~~~

Baptiste : *Je vous aime et vous Garance, m'aimez-vous ?*

Garance : *Je vous en prie Baptiste, ne soyez pas si grave, vous me glacez. Il ne faut pas m'en vouloir mais je ne suis pas... comme vous rêvez. Il faut me comprendre, je suis simple, tellement simple. Je suis comme je suis, j'aime plaire à qui me plaît, c'est tout. Et quand j'ai envie de dire oui, je ne sais pas dire non.*

~~~~~

Lacenaire au Comte de Montray : *Vous ne trouvez pas que c'est une question saugrenue que de demander aux gens qui ils sont ?... Ils vont au plus facile : nom, prénoms, qualités, mais ce qu'ils sont réellement ? Au fond d'eux-mêmes, ils le taisent, ils le cachent soigneusement.*

~~~~~

Garance au Comte de Montray : *Vous êtes extraordinaire, Edouard. Non seulement vous êtes riche, mais encore vous voulez qu'on vous aime comme si vous étiez pauvre ! Et les pauvres, alors ! Soyez raisonnable, mon ami, on ne peut tout de même pas tout leur prendre, aux pauvres !»*

~~~~~

Truffaut dira en 1984 : « J'ai réalisé 23 films et je les donnerais tous pour avoir fait *Les Enfants du Paradis*. » Comme on le comprend !



Quand je ne traîne pas avec Albert, je consacre principalement mes journées et mes nuits à jouer aux cartes. Je deviens même vice-champion de France de Tarot à cette époque ce qui me permet de faire mon premier tour de France aux frais de la fédération. Le poker est l'autre jeu auquel je m'adonne volontier, il me permet de gagner un argent de poche conséquent. Mon quartier général, c'est la Fédération Française de Bridge située à l'époque sur les allées de Tourny. Tout le gratin bordelais s'y côtoie : des édiles municipaux, des propriétaires de magasin de luxe, des avocats, des juges, etc... Tous ces braves gens sont plutôt là pour jouer au bridge, mais il y a une arrière-salle très privée, qui est réservée au poker. Évidemment on ne peut y entrer qu'en étant parrainé. C'est mon ami Jacques Rabascal propriétaire du magasin Fragonard place Gambetta qui me donne mon sauf-conduit.



La fédé de bridge est très pratique, on peut manger sur place et faire des parties de « yams cinq colonnes bloquées » en attendant la partie de poker du soir. Je dois reconnaître avoir passé deux années à la fédé sans toucher une carte de bridge. Je me suis fait virer après avoir plumé un juge bordelais au yams... ! À l'opposé de la faune friquée des « Allées de Tourny », je fréquente aussi une autre table de poker clandestine à côté de la place Saint-Pierre, celle-là est plutôt peuplée par la pègre bordelaise. Là aussi mes connaissances du Mini Bar m'ont permis d'être admis dans ce cercle très privé. C'est le « petit Claude », un mac Bordelais qui ressemble un peu à Sarkozy, qui m'a servi de chaperon. La chanson de Renaud « *La teigne* » me fait beaucoup penser à ce personnage. Il était très respecté et je n'eus jamais aucun problème à cette table.

Ces deux castes sont très différentes en apparence, mais en fait elles se ressemblent profondément. Je me demande cependant s'il n'y a pas plus de respect chez les voyous que chez les bourgeois. Je suis souvent le plus jeune à ces tables de poker ce qui ne m'empêche pas d'évoluer dans ces deux milieux comme un poisson dans l'eau.

N'allez surtout pas croire que je sois un flambeur invétéré, les jeux de hasard comme les machines à sous, la roulette ou le loto me laissent complètement froid. Je n'aime que les jeux de l'esprit, mes préférés sont les échecs, le poker et le tarot.

À mes yeux il n'y a que deux catégories de joueurs : celui qui joue avec son argent et celui qui joue avec l'argent des autres.

Le poker m'a toujours permis de lier des amitiés solides avec des gens complètement différents. L'une des plus grandes forces que m'a donné le Mini Bar c'est de savoir évoluer partout... *Merci Papa, merci Maman !*

Aujourd'hui le poker est sorti de la clandestinité. Le jeu à cinq cartes fermées a été remplacé par le No-Limit Hold'em et les tables sont plus souvent fréquentées par des jeunes à peine sortis des couches-culottes que par des vieux briscards. Il m'arrive souvent de regretter cette époque et surtout les liens étroits et fraternels qui unissaient les joueurs.

Je vécus donc pendant deux, trois ans une parfaite et heureuse vie d'étudiant comblé. Mais comme toujours, le moment venu, la vie réelle reprend ses droits. Le dé clic arrive dès le début de mes stages hospitaliers. Je suis d'abord muté chez Chevais «aux grands brûlés et grands accidentés de la route» puis par la suite un stage de trois mois à l'hôpital des enfants. La réalité du métier que j'ai choisi me saute à la figure, il faut se rendre à l'évidence : je ne suis pas fait pour le job. L'idée même de l'annoncer au père me pétrifie.

Mais par bonheur la vie est fascinante et pleines de coïncidences troublantes. Après plus de 10 années passées au Mini Bar mes parents commencent à ressentir une grande lassitude. Les milliers de tournées ingurgitées, les fiestas permanentes pesent lourd dans la balance de leur vie. Le grand Jacques comme dans tous les grands moments de décision s'arme de courage :

*« Puisqu'il faut changer de vie et bien changeons ! »* dit à nouveau le père.

Il décide donc de relancer un pote à lui, brasseur de son état, M. Vultaggio afin de trouver une gérance pas chère au bord de la mer.

La pièce de la vie tombe sur Royan.

J'ai durant mes études continué les petits boulots de saisons. À Lacanau plage, j'ai été serveur dans un restaurant du bord de mer. La rencontre avec une belle jeune fille dans une boîte de nuit m'avait obligé à fuir le coin précipitamment... en effet c'était la fiancée du videur !

À Soulac j'ai été vendeur ambulant sur la plage naturiste, je tenais un petit camion qui vendait aussi bien les poulets grillés que les glaces et les chichis. Il m'arrivait même l'hiver, quand les finances étaient à sec, (perte au poker ou grosse fiesta fatale au portefeuille) de travailler au « Shandy » une grande brasserie bordelaise place Gambetta juste à côté du « Régent ». On touchait 12% de tout ce qu'on vendait, une très bonne place très bien payée. Grâce à tous ces petits jobs, j'ai acquis avec les années un bon bagage dans la restauration.

Je propose donc à mes parents de les accompagner dans leurs nouvelles aventures. Pour convaincre le Grand Jacques, j'ai un argument massu. Vu que je fais parti du numerus clausus des futurs médecins, je peux arrêter mes études et reprendre à tout moment là où j'en suis resté. Le père sait bien que cette décision signifie probablement la fin de mes études, mais il comprend aussi qu'il est grand temps pour moi de changer d'air. Il me donne donc son accord pour mettre un terme provisoire à ma vie estudiantine.